

Santé et citoyenneté

Le point de vue du lecteur intitulé « Canicule et euthanasie » (*Le Monde* du 11 septembre 2003) a suscité l'indignation de plusieurs autres. Pourtant, les questions qu'il soulève rejoignent les réflexions de philosophes qu'on ne peut suspecter de sympathie pour des dérives euthanasiques comme celles du nazisme ou de la société dépeinte dans le *Meilleur des mondes*.

Ainsi Platon écrit-il, dans *La République* (livre 3) : « Dans un état bien gouverné, chacun a sa tâche prescrite, qu'il est obligé de remplir, et personne n'a le loisir de passer sa vie à être malade et à se faire soigner. » Il fait l'éloge du charpentier qui « demande une potion qui le fasse vomir ou évacuer par le bas son mal, ou bien une cautérisation ou une incision qui l'en débarrasse », mais refuse les longs traitements : « Si sa constitution n'est pas assez forte pour résister, la mort le tirera d'embarras ». Il conclut : « Rien n'empêche davantage (la vertu) que ce soin excessif du corps qui va au-delà des règles de la gymnastique ; (...) il fait obstacle à toute étude, réflexion, méditation intérieure ; car on a toujours peur des maux de tête et des vertiges ». Asclépios, créateur de la médecine, a voulu traiter les malades pour rétablir leur santé le plus rapidement et simplement possible : « il n'a pas voulu leur prolonger une vie misérable par un lent régime d'évacuations et d'infusions (...) ; il n'a pas cru qu'il fallait soigner un homme incapable de vivre le temps fixé par la nature, parce que cela n'est avantageux ni à lui-même, ni à l'Etat ».

On le voit, Platon n'oppose pas, comme le font les lecteurs indignés, l'intérêt des individus à celui de la collectivité. Il considère qu'un souci excessif de la santé et la volonté de vivre à tout prix est d'abord une aliénation pour l'individu lui-même, un défaut de sagesse et de vertu.

Il en va de même pour Rousseau, qui déclare abruptement au début de *L'Emile* : « Je ne me chargerais pas d'un enfant maladif et cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans (...) Je ne sais point apprendre à vivre à qui ne songe qu'à s'empêcher de mourir ». En effet « plus le corps est faible, plus il commande », de sorte que « un corps débile affaiblit l'âme ». Les médecins, « s'ils guérissent le corps, tuent le courage ». « Naturellement l'homme sait souffrir constamment et meurt en paix ».

Ces deux philosophes – mais on trouverait des accents semblables chez Descartes ou même Kant – nous aident à poser un problème que les débats actuels sur la canicule et sur les déficits de la sécurité sociale tendent à occulter. Certes, au plan individuel, une vie humaine est sacrée, et toute tentative pour l'abréger arbitrairement au nom de considérations économiques ou humanitaires est intolérable, sauf désir clairement exprimé par la personne elle-même. Mais ce principe une fois admis, il n'en faut pas moins poser la question : que signifie, pour une société, le souci exclusif et obsessionnel du maintien de la vie à tout prix ? Est-il vraiment sordide, scandaleux, d'évoquer des considérations économiques ? Ceux qui s'indignent, au nom du respect dû à toute existence, qu'on puisse se demander s'il est opportun de dépenser des centaines d'euros par jour pour maintenir en vie des moribonds, alors qu'on ne trouve pas le « dollar par malade » qui éradiquerait des maladies dans le tiers-monde, ceux-là ne font que renverser l'injustice au détriment des habitants d'Afrique et d'Asie. Que cela plaise ou non, le problème de l'égalité du droit à la vie se pose aussi à propos des soins aux vieillards, dès lors que les moyens financiers et humains consacrés aux uns sont nécessairement refusés aux autres.

Mais ce que nous disent nos deux philosophes, c'est que cette injustice ne saurait se régler par des mesures autoritaires. L'un comme l'autre en appellent d'abord à la vertu de chacun, qui doit le conduire à savoir refuser les traitements inutiles et à ne pas vivre dans le refus obstiné de la mort. C'est donc peut-être dans et par l'éducation qu'un usage plus modéré de la médecine et une pratique raisonnée de l'euthanasie pour soi-même peuvent devenir les principes d'une sagesse. Après tout, l'éducation à la citoyenneté (dont il a été

beaucoup question ces dernières années) c'est peut-être aussi cela : elle ne concerne donc pas seulement les jeunes, mais aussi ceux qui entrent dans le dernier âge de la vie.

François Galichet
Professeur émérite de philosophie
à l'IUFM d'Alsace